Un certain jour de mai

Autor(en): **Z'Graggen, Yvette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 3

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-827324

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un certain jour de mai

A cette époque, je travaillais à mi-temps. L'après-midi de ce jour de mai, je suis allée au cinéma. Il existait alors, au centre de Genève, une salle qui s'appelait Cinébref et où l'on projetait les actualités, agrémentées de quelques dessins animés. C'étaient les actualités qui m'intéressaient; la fin de la guerre était proche, la signature d'un armistice imminente. Les troupes alliées d'un côté, les Soviétiques de l'autre avançaient vers Berlin, l'armée allemande, qui s'était battue avec opiniâtreté jusqu'à l'extrême limite de ses forces, était en déroute, Hitler s'était suicidé dans son bunker. D'un instant à l'autre, ce cauchemar qui avait duré plus de cinq ans allait s'achever...

Les actualités que je vis cet après-midi-là confirmaient ce que l'on savait déjà: l'Allemagne nazie était vaincue, détruite, Berlin et d'autres villes n'étaient plus que des amas de décombres où erraient des ombres en quête de quelque nourriture.

★ ★ ★

Dehors, à la sortie du cinéma, un grand soleil. Et une fête populaire qui s'était organisée, déchaînée, pendant l'heure que j'avais passée devant l'écran. Une foule en liesse avait envahi le centre-ville, à presque toutes les fenêtres des drapeaux anglais, français, américains, soviétiques et suisses avaient surgi. Les gens, eux aussi, agitaient des drapeaux en criant de joie. Un passant me dit, hilare, que ça y était: «Les Boches avaient signé la capitulation sans condition quelque part en France, au Q. G. d'Eisenhower. On avait fini par les avoir, ces salauds...».

Je me suis frayé un chemin à travers la foule, j'ai retrouvé ma bicyclette, je suis rentrée chez moi aussi vite que je pouvais. Depuis quelques mois, j'avais quitté mes parents et j'habitais seule dans un studio, anticipant, à vingt-cinq ans, et à une époque où cela ne se faisait pas encore, sur une manière de vivre qui deviendrait monnaie courante quelques décennies plus tard. A peine rentrée, j'ai éprouvé le besoin d'appeler ma mère. Elle avait appris la nouvelle par la radio. Je lui racontai en quelques mots la métamorphose de la ville, les cris des passants, leur jubilation. Et tandis que je le faisais, je commençais à me rendre compte du malaise que j'éprouvais et qui, tout de suite, s'était mêlé sournoisement à mon soulagement.

Est-ce qu'il n'aurait pas fallu, en Suisse, trouver une autre manière de célébrer le retour de la paix? Autour de notre petit pays préservé, l'Europe était un immense cimetière, les morts militaires et civils se comptaient par dizaines de millions. Les vainqueurs, comme les vaincus, avaient payé de leur sang l'issue de cette guerre atroce.

Nous, nous n'avions pour ainsi dire pas souffert.

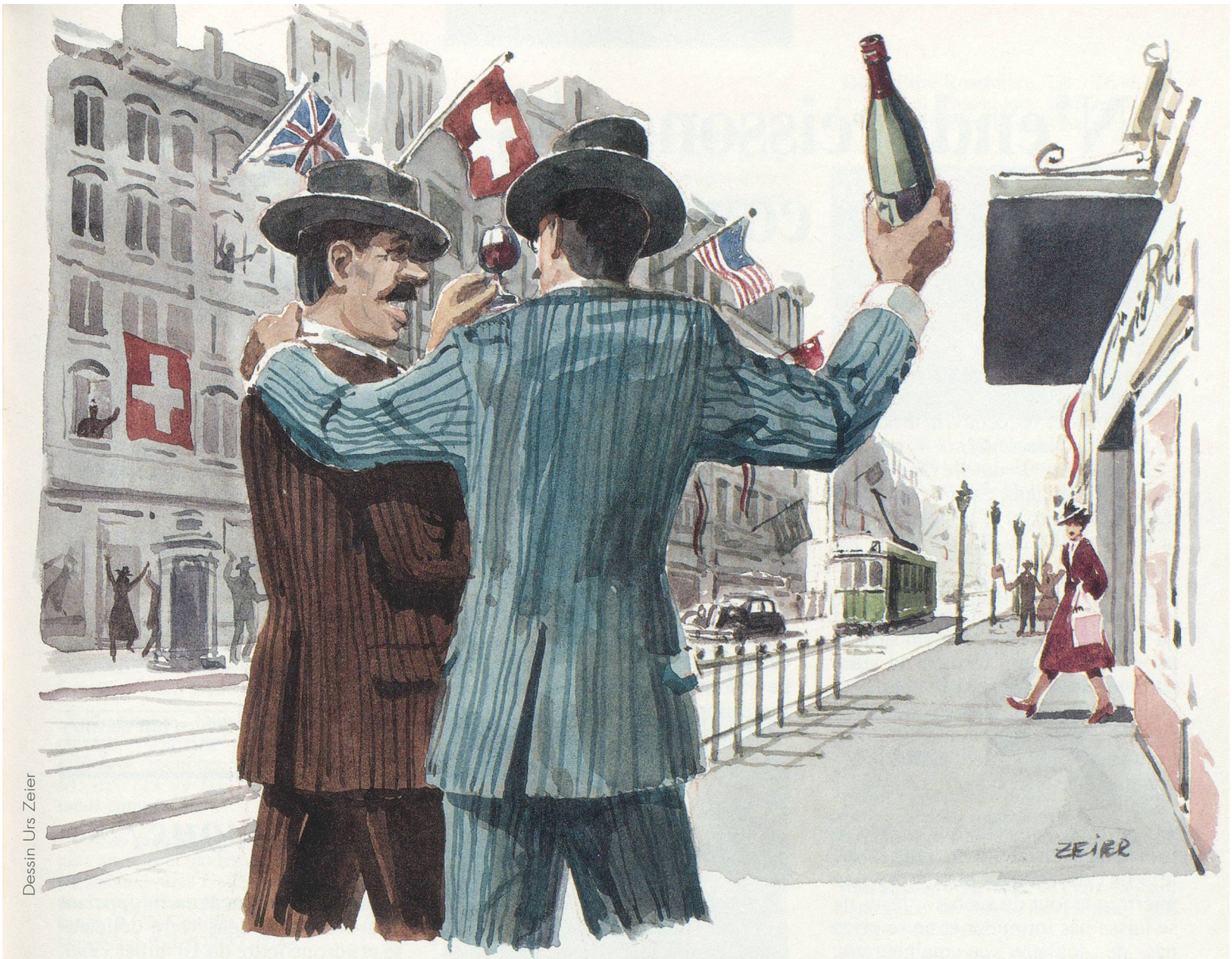
★ ★ ★

Qu'est-ce que je savais, à l'époque, de l'attitude de mon pays tout au long de ces années terribles? Pas grand-chose, seulement les clichés en vigueur et auxquels nous avions cru dur comme fer. L'œuvre admirable de la Croix-Rouge, l'accueil généreux de tous ceux qui se trouvaient en danger de mort, le génie de notre général, l'invincibilité de nos montagnes, la volonté de résistance de nos soldats et les sacrifices auxquels ils avaient consenti pendant ces longues périodes de mobilisation, sans parler de l'effort des agriculteurs qui, suivant à la lettre le plan Wahlen, avaient assuré notre ravitaillement. Beau et brave pays, au centre de l'Europe dévastée, modèle de neutralité et de charité, oasis de paix dans un océan de haine...

Et, pourtant, en moi, ce malaise. Qui allait s'amplifier, tandis que la fête, comme c'est toujours et inévitablement le cas, dégénérerait au fil des heures, l'alcool aidant, et se teinterait de vulgarité, de paillardise.

Quel droit avions-nous de nous approprier ainsi une victoire à laquelle nous n'avions apporté aucun tribut? Pourquoi les gens n'avaient pas la pudeur de se recueillir dans un silence qui rendrait hommage aux morts, aux mutilés, à tous ceux qui avaient traversé tant de souffrances pour nous sauver, nous aussi, d'une inacceptable servitude? Pourquoi n'avions-nous pas davantage de dignité, de respect?

Revivant cette journée, après cinquante ans, je me dis que si j'avais connu la vérité telle qu'elle apparaît maintenant, mon malaise se serait sans doute transformé en honte. Oui, il y a eu des secours apportés par la Croix-Rouge, le courage des soldats, des paysans, des femmes qui ont vaillamment remplacé leurs maris mobilisés, il y a eu l'accueil d'un grand nombre de réfugiés et de convois d'enfants affamés à qui l'on offrait des séjours en Suisse. Mais il y a eu aussi des milliers de Juifs refoulés à nos frontières et envoyés à la mort, l'activité de nos usines d'armement qui travaillaient pour le Reich, les filiales en Allemagne de quelques maisons suisses qui employaient des déportés-esclaves de l'est, l'or et les œuvres d'art volés aux quatre coins de l'Europe par les nazis et planqués dans les coffres de nos banques, les compromis qui cachaient derrière la neutralité une «Real-politik» sans état d'âme qui nous a permis d'être épargnés mais dont il n'y a pas lieu d'être fiers... Et puis la conspiration du silence sur l'ignoble vérité des camps d'extermination, partagée d'ailleurs avec d'autres pays. La manière dont la population suisse avait été abusée, maintenue par une habile propagande dans l'illusion d'appartenir à un pays en tous points exemplaire...



Dessin Urs Zeier

★ ★ ★

C'était un jour de mai.

Peut-être parce que j'avais des amis qui avaient combattu dans les diverses armées en présence, y compris dans la Wehrmacht, et dont je n'avais pas de nouvelles depuis des mois, je n'arrivais pas encore à penser aux vivants. Je pensais aux morts, à tous les morts, sans distinction de nationalité, à ceux de ma génération surtout, les plus jeunes. Je pensais, sans connaître encore toute l'abomination du génocide (je l'apprendrais quelques semaines plus tard, horrifiée, dans ce même Cinébref), aux Juifs pourchassés de pays en pays, persécutés, tués. Je pensais à l'immense, à l'irréparable gâchis que représentait la guerre qui venait de se terminer.

Je pensais à celui que j'aimais et qui, maintenant que la guerre était finie, allait rentrer dans son pays où l'attendait sa vie coupée en deux par la parenthèse de la guerre et par les quelques mois de bonheur que nous avions connus. Il était, lui, un de ces réfugiés que les Conventions internationales obligeaient la Suisse à accueillir: un militaire italien qui avait franchi la frontière pour échapper aux Allemands, lorsque l'Italie avait demandé l'armistice en septembre 1943. Nous nous verrions encore quelques temps et puis nous serions bien obligés de nous séparer: nous nous promettrions que rien n'était fini, en sachant bien l'un et l'autre que nous nous mentions à nous-mêmes. Il essaierait de repartir à zéro, en surmontant de son mieux le traumatisme indélébile de la guerre. Et moi je réussirais sans doute à vivre sans lui. «Tu es encore si jeune, disait-il, tu m'oublieras». Après quelques lettres, quelques retrouvailles furtives, il y aurait, jusqu'à notre mort, une longue, très longue absence, avec, parfois, à un moment inattendu, la fulgurance d'un souvenir.

C'était le 8 mai 1945: une date que les écoliers apprendraient plus tard dans leurs livres d'histoire et qui ne signifierait pas grand-chose pour eux.

Yvette Z'Graggen

Votre histoire nous intéresse

Au cours de votre vie, vous avez certainement vécu un événement extraordinaire, qui fait partie de la mémoire de ce siècle. Racontez cet événement particulier, qui a marqué votre vie. Décrivez cet instant, cette heure, ce jour de votre existence sur quatre pages A4. Puis, envoyez votre récit à la rédaction de «Générations». Votre tâche sera rémunérée.

«Générations», case postale 2633, 1003 Lausanne, tél. 021/ 312 34 29.